

FREUD, Une difficulté de la psychanalyse

Introduction : un médecin dans la cour des philosophes

A priori, il peut sembler étrange d'étudier Freud dans un cours de philosophie. Sigmund Freud (1856-1939) est un médecin, dont l'oeuvre part d'une analyse de l'hystérie et de la névrose, c'est-à-dire de ces maladies psychosomatiques, où l'on peut observer des symptômes physiques, mais où il est impossible de trouver des lésions organiques responsables de ces symptômes. Son but est d'expliquer, de comprendre et de soigner des maladies qui résistent aux thérapies traditionnelles.

→ **en quoi des recherches médicales peuvent-elles intéresser la philosophie ? Et donc à quoi va nous servir l'étude de ce texte ?**

- la psychanalyse n'est pas seulement une pratique médicale spécifique, réservée aux malades, mais une théorie radicalement nouvelle du fonctionnement psychique "normal" : pour expliquer un dérèglement, il faut d'abord comprendre comment les choses sont réglées. Puisque les théories du XIX^{ème} siècle ne parviennent pas à expliquer ces dérèglements, c'est qu'elles sont insuffisantes ou erronées.

Psychanalyse = révolution épistémologique qui va modifier considérablement notre représentation de l'esprit humain. *L'étude de ce texte va donc nous permettre de comprendre de l'intérieur ce qu'est une révolution épistémologique, et en particulier d'étudier la résistance idéologique qui se manifeste lors des changements de modèles. Cf. cours épistémologie.*

Cf. **texte §1** : « je tiens à dire d'emblée que je ne pense pas à une difficulté intellectuelle, quelque chose qui rendrait la psychanalyse inaccessible à la compréhension de son destinataire (...), mais à une difficulté affective : quelque chose par quoi la psychanalyse s'aliène les sentiments de son destinataire, de sorte que celui-ci est moins enclin à lui accorder son intérêt ou sa foi ».

→ étant donné qu'un modèle scientifique n'est pas un reflet du réel mais une construction mentale visant à lui donner sens, sa légitimité *ne se voit pas* : il faut accepter d'y entrer, lui accorder une attention avant d'en comprendre l'intérêt.

→ étant donné qu'un nouveau modèle scientifique vient toujours par rupture (Bachelard), il concurrence un modèle plus ancien, plus enraciné dans les croyances et les mœurs, ce qui implique qu'il suscite une résistance idéologique, affective.

- L'objet de la psychanalyse, ce sont donc les névroses, les hystéries, les psychoses, c'est-à-dire, de manières générales, tous ces troubles psychiques que l'on considère avant lui comme des simulations, des possessions diaboliques ou encore des aberrations mentales ou sexuelles. Chrobak (gynécologue viennois) disait ainsi que la seule ordonnance valable pour une hystérique était « penis normalis, à renouveler », tandis que Molière se gaussait des « malades imaginaires » et que l'Eglise recommandait l'envoi d'un exorciste dans les hôpitaux psychiatriques. Bref, un homme normal, sain de corps et d'esprit, n'est pas censé avoir de troubles psychiques, mais au contraire se contrôler totalement, être maître de ses pulsions.

Psychanalyse = domaine sensible, qui touche à l'idée de normalité et à la compréhension de la vie pulsionnelle de l'individu. La difficulté est donc amplifiée par le fait qu'elle atteint l'homme directement dans la représentation qu'il se fait de lui-même et de sa supériorité par rapport aux autres êtres vivants : sa conscience. *L'étude de ce texte va donc nous permettre également d'étudier de plus près les théories de la conscience et de trouver des arguments dans le débat entre libre-arbitre et déterminisme, entre idéalisme et matérialisme.*

Cf. **texte §2** : « ce sont donc des hypothèses sur la vie pulsionnelle de l'homme qui ont constitué le fondement de notre conception de la nervosité »

Cf. **texte §3** : « il n'est pas de domaine où ses informations soient plus indigentes que celui des pulsions »

→ **PULSIONS** = sujet tabou, parce que cela constitue selon les théories philosophiques dominantes l'animalité de l'homme, qu'il est censé avoir dompté par la force de l'intelligence et de la raison. Penser que l'homme puisse être déterminé par ses pulsions, c'est commettre un crime de lèse-rationalité, jeter un soupçon inacceptable sur les pouvoirs de la conscience.

- Nietzsche, Marx et Freud, les philosophes du soupçon.** Freud fait donc partie de ces auteurs qui mettent à mal l'idéalisme philosophique et les théories du sujet. Et si l'homme n'était pas cet être idéal, capable de maîtrise de soi, d'auto-détermination, de sublimation permanente ? S'il était tout simplement terrorisé par l'inconnu au point d'accepter n'importe quel enfantillage (religion, illusions, morale) pour calmer ses angoisses (Nietzsche, texte étudié en cours) ? S'il ne déterminait pas son existence mais était déterminé par elle (Marx, cours sur l'Histoire) ? S'il n'était même pas maître de sa propre conscience, s'il n'était conscient que d'une toute petite partie de ce qui se produit en lui (Freud) ? → *L'étude de ce texte va donc nous permettre également d'étudier les philosophies du soupçon et la manière dont elles remettent profondément en question les philosophies du sujet.* **§§ 1-3 : INTRODUCTION : la résistance à la psychanalyse n'est pas intellectuelle, mais affective, idéologique**

PLAN DU TEXTE :

§§4-10 : CONSTITUTION DU MODELE PSYCHANALYTIQUE : la découverte du narcissisme fondamental de l'être humain

- §§ 4-6 : la névrose est le résultat d'un conflit de pulsions mal résolu
- § 6 : précision sur le fonctionnement du raisonnement scientifique
- §§ 7-8 : le narcissisme premier de l'être humain
- § 9 : la sortie du narcissisme n'est jamais totale
- § 10 : ce que dit la psychanalyse concerne tous les hommes et non pas seulement les malades

§§11-20 : LES TROIS VEXATIONS IMPOSEES PAR LA SCIENCE AU NARCISSISME HUMAIN

- §§12-13 : la vexation cosmologique (la révolution copernicienne et galiléenne)
- §§ 14-15 : la vexation biologique (la révolution darwinienne)
- §§ 16-20 : la vexation psychologique (la révolution psychanalytique)

§§ 21-22 : BILAN : la résistance que rencontre la psychanalyse est la manifestation du narcissisme humain.

§§ 1-3 : INTRODUCTION : la résistance à la psychanalyse n'est pas intellectuelle, mais affective, idéologique

§§4-10 : CONSTITUTION DU MODELE PSYCHANALYTIQUE : la découverte du narcissisme fondamental de l'être humain

→ §§ 4-6 : la névrose est le résultat d'un conflit de pulsions mal résolu

§ 4- Freud commence par faire ici une sorte de topologie des pulsions. Le sens commun lui-même, qui se fait pourtant du réel une représentation simpliste, a conscience de l'existence de pulsions divergentes, opposées. Cet appel au sens commun a le rôle d'un argument a fortiori : si même le sens commun, dans sa tendance simplificatrice à l'extrême, voit de la complexité dans les pulsions, c'est que la vie pulsionnelle ne doit vraiment pas être simple.

Distinction de deux types de pulsions : celles qui visent à nous conserver, à nous maintenir en vie (les pulsions du besoin, pourrait-on dire) et celles qui au contraire nous poussent à aller chercher au-delà de nous une sorte de plus d'être, que ce soit le plaisir, la domination, etc. (les pulsions du désir et tout particulièrement la pulsion sexuelle).

Q aux élèves : pourquoi cette distinction est-elle fondamentale ?

→ parce qu'il peut y avoir des conflits entre les deux types de pulsions. Se conserver exige de ne pas se mettre en danger, biologiquement, mais aussi socialement et psychologiquement, alors que nos pulsions de plaisir peuvent nous pousser au contraire à prendre des risques. Il est donc probable, à constater l'existence de ces deux types de pulsions, que la vie pulsionnelle n'a rien de simple.

Rappel conceptuel et introduction d'un nouveau terme : la principale différence entre un instinct et une pulsion, c'est que l'instinct est prédéterminé, aussi bien dans son but que dans son déroulement, alors que la pulsion est relativement indéterminée. C'est juste une sorte de « poussée », d'origine biologique, qui recherche une satisfaction mal définie, sans idée précise sur ce qui lui permettra d'atteindre cette satisfaction. La pulsion constitue donc l'énergie psychique, puisque c'est elle qui nous pousse à explorer le monde extérieur à la recherche de sources de satisfaction. Freud appelle LIBIDO (du latin *lubet, il plaît*) l'énergie correspondant à la recherche de satisfaction sexuelle.

§5- Les névroses sont d'origine sexuelle. Comme toute énergie, la libido a besoin de s'extérioriser, de trouver une satisfaction dans le monde réel. L'exemple des cris de colère, des pleurs de tristesse, des cris de joie (etc.) montre bien que le moi ne peut pas conserver indéfiniment en lui l'énergie psychique qu'il accumule. La santé psychique dépend de « la possibilité de la satisfaire et la décharger par la satisfaction ».

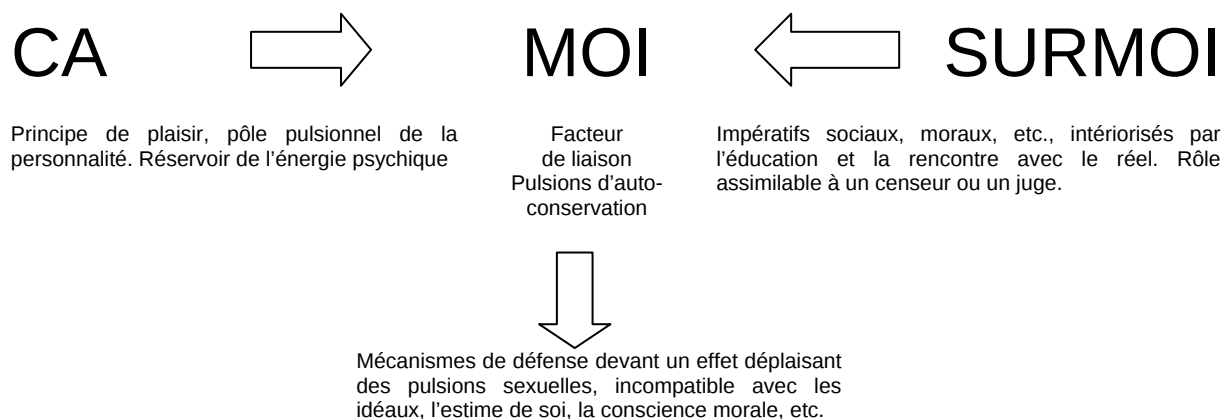
Or, qu'est-ce qui caractérise la libido ? C'est certainement la pulsion la plus réglementée par la société, qui différencie des âges, des normes et des modalités selon lesquelles la satisfaction sexuelle peut être trouvée. Interdiction de l'inceste, interdiction de la masturbation, de la pédophilie, de l'adultère, de l'homosexualité, etc.), définition d'un âge de « maturité sexuelle » qui n'a aucun rapport avec la puberté, c'est la maturité biologique, etc. La socialisation est une frustration permanente de la libido, depuis l'interdiction précoce du « touche-pipi » jusqu'aux formes les plus élaborées de la culture (interdits moraux, religieux, etc.).

Pourquoi ? Parce que le contrôle de la sexualité a une fonction sociale. D'une part, il permet à la société de contrôler la reproduction de ses membres, et d'autre part, il lui permet de fixer les règles de la parenté et donc de stabiliser le corps social. *Réglementation culturelle et donc arbitraire de la sexualité, qui frustrer en nous une multitude de potentialités qui ne pourront pas se développer.* Cf. formule célèbre de Freud : « l'enfant est un pervers polymorphe », il recherche toutes les formes possibles de satisfaction érotique, sa sexualité n'est pas canalisée comme celle de l'adulte.

Conséquences :

- La libido ne peut pas se développer librement : elle rencontre, au cours de son développement, une multitude d'interdits qu'elle doit dépasser pour évoluer vers une sexualité dite « normale ».
- Une grande partie de notre libido est refoulée, parce qu'elle ne correspond pas aux exigences de notre moi social
- Le moi est une sorte de gardien qui empêche la satisfaction des pulsions sexuelles incompatibles avec nos exigences sociales ou morales. « Ce n'est pas moi qui ai pu penser cela ! »
- La névrose est la résurgence, sous forme de symptômes, des pulsions refoulées.

Cf. seconde topique freudienne :



→ remise en cause de la légitimité et de l'efficacité du contrôle des pulsions : refouler une pulsion, ce n'est la supprimer, mais la repousser dans une zone obscure de notre conscience, où elle pourra continuer à perturber l'esprit en se manifestant de manière déguisée. C'est « les contraindre aux détours d'une satisfaction substitutive qui viennent au jour comme symptômes ».

nerveux ». Critique implicite du rationalisme, de la morale chrétienne, qui fondent l'humanité précisément sur le strict contrôle des pulsions. Ce que nous dit Freud ici, c'est que, loin d'ouvrir la voie vers l'humanité, il nous ouvre celle de la névrose.

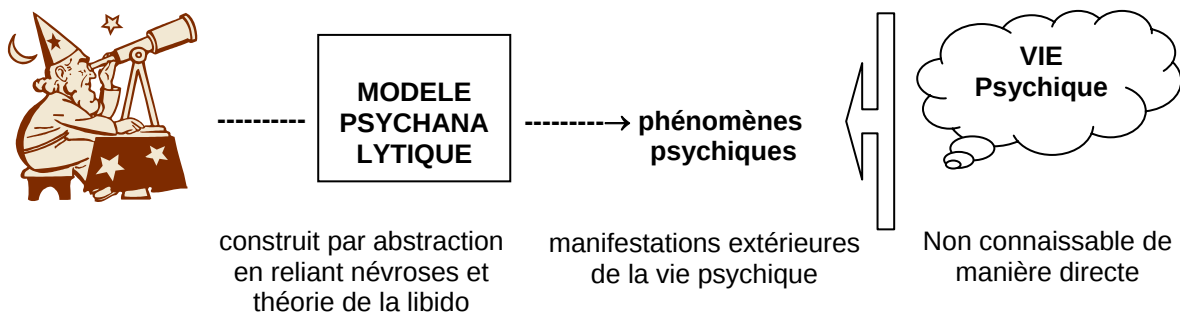
→ § 6 : précision sur le fonctionnement du raisonnement scientifique

Le conflit intra-psychique « résolu » par le refoulement n'est pas compatible avec la santé psychique. La société moralisatrice est malade de ses refoulements.

Précision sur la modélisation : les psychanalystes ne sont pas des obsédés mais des scientifiques. L'unilatéralité du scientifique n'est pas la marque d'un manque d'objectivité, mais celle du travail de modélisation (cf. cours épistémologie). La science fonctionne en isolant dans la diversité incompréhensible du réel des objets unitaires construits par abstraction. L'esprit humain dans son ensemble ne peut pas être objet de science, car il est beaucoup trop complexe et dépourvu d'unité. L'influence des pulsions sexuelles sur la santé psychique peut en revanche être modélisée. Comme dans une autre science, c'est dans l'efficacité du modèle qu'on peut le légitimer. La thérapie fondée sur la théorie psychanalytique a des résultats positifs → on peut donc considérer que le modèle psychanalytique est une bonne approximation des processus psychiques réels.

→ §§ 7-8 : le narcissisme premier de l'être humain

§7- Confirmation par l'utilisation de concepts épistémologiques : « image », « hypothèse ». La vie de l'esprit n'est pas plus transparente pour l'homme que ne l'est celle des phénomènes extérieurs. L'homme ne se connaît pas spontanément, il n'est pas transparent à lui-même. C'est par la modélisation des phénomènes psychiques que l'on parvient à se faire une idée du fonctionnement de l'esprit humain, et non pas par le simple retour sur soi, l'introspection.



Quelle image de la libido la psychanalyse est-elle amenée à construire ? Freud répond « une image très singulière », ce qui implique qu'il va dire ici qqch susceptible de choquer le sens commun, qqch qui n'est pas « convenable » ou « intuitif ».

Revenons donc au sens commun. Il distingue spontanément, comme nous l'avons vu, les pulsions du moi et les pulsions de reproduction, dans la mesure où les premières portent sur nous-mêmes, alors que les secondes portent sur des objets extérieurs. Le plus surprenant serait donc sans doute que les pulsions sexuelles soient auto-centrées. Or, c'est exactement le cas : « *au début de l'évolution individuelle, toute la libido (toutes les aspirations érotique, toute la capacité d'amour) est attachée à la personne propre* ».

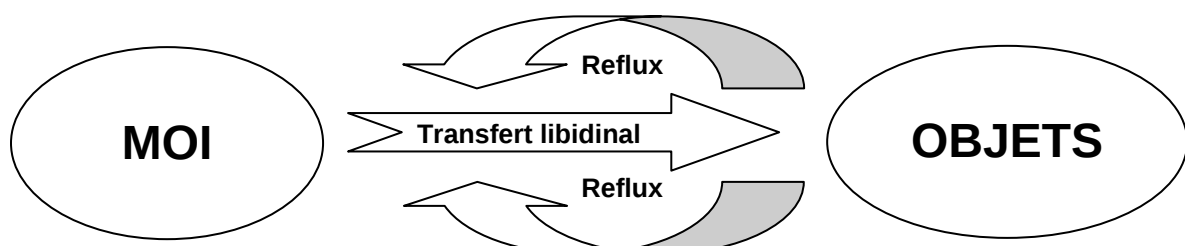
→ explication : thèse de l'égoïsme libidinal. La différence entre la libido et l'instinct sexuel des animaux, c'est que la libido est une pulsion, donc une poussée sans objet prédéfini. Alors que l'instinct sexuel de l'animal cherche spontanément un partenaire disponible pour la reproduction, la libido est tournée vers le plaisir individuel, la satisfaction du moi. La libido du jeune enfant, par exemple, consiste essentiellement à explorer ses sensations, à se donner du plaisir par tous les moyens possibles. Cf. masturbation, qui est naturelle et commune chez l'homme, exceptionnelle chez les animaux. L'enfant est totalement auto-centré : ne sachant pas qui il est, il a un rapport exploratoire à son propre corps et cherche avant tout son plaisir. Ce que nous cherchons dans l'amour et la sexualité, c'est d'abord la satisfaction du moi. Cf. cours, où nous avons montré par exemple que la passion était plus un désir d'être qu'un désir d'avoir, que nous cherchions dans l'autre un complément d'être et donc que nous l'aimions pour ce qu'il nous apportait.

§ 8 – narcissisme premier de l'être humain. Narcisse était amoureux de sa propre image dans le miroir, de même que nous cherchons essentiellement à nous voir reflété avantageusement dans le regard de l'autre, ou valorisé par nos possessions.

→ § 9 : la sortie du narcissisme n'est jamais totale

Le passage vers l'amour d'objet est donc tardif et partiel. Rappel : alors que le besoin est l'expression d'un manque objectif (i.e. du manque d'un objet), le désir est une impression de manque et porte sur des objets que nous imaginons être une source de satisfaction. Le désir vient donc bien du moi et de son égoïsme libidinal : ce que je cherche, en me tournant vers un objet extérieur, c'est ce qu'il peut apporter au moi.

Mouvement flux-reflux présenté comme nécessaire à la santé psychique → essayons d'expliquer pourquoi après un petit schéma explicatif.



Supposons que le moi ne soit plus capable de transfert libidinal, c'est-à-dire que sa libido reste exclusivement tournée vers le moi → il ne serait plus capable d'entretenir de rapport affectif avec le monde extérieur, il se couperait de la réalité et s'enfermerait en lui-même. Autisme par exemple. Ou, de façon moins dramatique, incapacité à trouver goût à l'existence, parce qu'elle ne nous semble jamais à la hauteur de nos exigences.

Supposons maintenant que la libido se transfère totalement dans les objets et ne soit plus capable de reflux. Dans ce cas, l'individu s'oublierait dans les objets et ne serait plus en mesure de s'en détacher. Problèmes passionnels, par exemple, névroses obsessionnelles, etc.

La santé psychique dépend donc bien de la capacité de la libido à procurer au moi une satisfaction, en s'attachant à des objets extérieurs. On peut donc logiquement penser que si qqch gêne le transfert de la libido, oblige l'individu à s'enfermer en soi, la névrose est proche.

→ § 10 : ce que dit la psychanalyse concerne tous les hommes et non pas seulement les malades

Cette théorie des pulsions s'applique à tous les hommes et pas seulement aux malades puisqu'elle définit à la fois la santé psychique et les troubles qui peuvent résulter du refoulement. Le narcissisme est l'état normal de l'homme à ses débuts, les conflits intra-psychiques existent chez tout le monde, etc.

Application : le jeune enfant et les peuples archaïques. Se caractérisent par le fait de croire le monde susceptible de subir leur influence et de se plier à leur volonté. Caprices des jeunes enfants, rites magiques des sociétés archaïques.

MAIS regardons de plus près : « croire à la toute-puissance de ses pensées », « vouloir influencer le cours des événements dans le monde extérieur » = croire que la conscience détermine le monde ! C'est donc dans la thèse idéaliste que se manifeste (selon Freud et les philosophes du soupçon en général) cette infantilisme de la conscience qui croit narcissiquement en son pouvoir sur le réel. Cf. **Nietzsche** : « la conscience est un organe encore enfant – pardonnons-lui ses enfantillages ».

§§11-20 : LES TROIS VEXATIONS IMPOSEES PAR LA SCIENCE AU NARCISSISME HUMAIN

→ §§12-13 : la vexation cosmologique (la révolution copernicienne et galiléenne)

§ 12- Le géocentrisme manifestait doublement le narcissisme de l'homme :

- D'une part en traduisant une confiance démesurée dans la véracité des sensations : l'opinion géocentrique vient de ce que nous ne sentons pas la terre bouger, alors que nous croyons voir le soleil opérer un mouvement circulaire d'est en ouest. « Ce faisant, il suivait sur un mode naïf l'impression de ses perceptions sensorielles (...) ».
- D'autre part en plaçant l'homme au centre de l'univers, comme si le monde avait été fait *pour lui*, avec lui dans le rôle principal. Le géocentrisme n'est en fait qu'un anthropocentrisme extrapolé à l'échelle du monde (rappel cours mythe). « Cela lui paraissait bien s'accorder avec son penchant à se ressentir comme le maître de ce monde ».

Rappel cours opinion : une idée s'impose dans l'opinion quand elle est vrai-semblable, c'est-à-dire qu'elle correspond à l'apparence et quand elle suscite une adhésion affective, c'est-à-dire qu'elle correspond à nos désirs les plus profonds. Le géocentrisme est donc une opinion « normale » pour un être aussi narcissique que l'homme.

§ 13- Donc géocentrisme = « illusion narcissique ».

La destruction du géocentrisme, même si elle provient du monde scientifique, dépasse donc très largement le cadre d'un simple changement de théorie. Vexation à double titre :

- D'une part, en détruisant la confiance naïve en nos sens et donc en produisant une première limitation des pouvoirs de l'esprit humain : l'homme n'est pas capable d'intuitionner directement le réel, de saisir directement la vérité qui se cache derrière les apparences. Ce n'est que par un travail de doute, de construction d'hypothèses qu'il peut espérer un jour comprendre quelque chose aux phénomènes terrestres.
- D'autre part, en détrônant l'homme de sa position sociale et en le mettant à sa juste place dans l'univers : un petit être infime dans une immensité inimaginable ou, comme dirait Pascal, « un néant entre deux infinis », « un roseau pensant ».

Illustration : difficulté et temps que la thèse héliocentrique a mis à s'imposer. « Longtemps avant lui, les pythagoriciens avaient douté de la position centrale de la terre et Aristarque de Samos avait énoncé au III^{ème} siècle avant JC que la Terre était bien plus petite que le soleil et qu'elle se mouvait autour de ce corps céleste ». Evocation des pythagoriciens pas innocente du tout : Pythagore est un philosophe pré-socratique, probablement l'inventeur du mot « philosophie » qui pensait que tout dans le monde était nombre, que tout était ordonné selon une logique mathématique. Le fait que nous considérions que la philosophie naît avec Socrate (et donc que les pré-socratiques ne sont, comme leur nom l'indique, que des « pré-philosophes », pas tout à fait de vrais philosophes), montre bien que nous rejetons idéologiquement dans l'oubli toutes les thèses qui gênent notre narcissisme. Dix-neuf siècles pour donner droit de cité à une hypothèse est bien la marque d'une résistance idéologique ! Et donc une preuve indirecte de l'existence du narcissisme humain.

→ §§ 14-15 : la vexation biologique (la révolution darwinienne)

§14- Là encore, on voit comment l'homme s'est donné l'opinion qui convenait le mieux à ses désirs narcissiques et à ses besoins psychologiques. Difficile pour un être conscient de continuer à être un prédateur s'il ne refuse pas la conscience et l'intelligence aux autres êtres vivants qu'il mange, ou de protéger ses cultures et ses terres sans définir comme « parasites » les animaux qui étaient là avant lui. « Au cours de son évolution culturelle, l'homme s'érigea en maître de ses co-créatures animales. Mais non content de cette hégémonie, il se mit à creuser un fossé entre son essence et la sienne ». Cf. Bachelard, texte de référence : « l'opinion transforme des besoins en connaissances ».

Technique → transforme l'homme en prédateur suprême

Conscience → concilie difficilement les conséquences de cette prédation (tuer, manger, éradiquer) avec les exigences de la sensibilité et la haute idée que l'homme a de lui-même

Opinion (religion en particulier) → construit comme refuge une différence radicale entre l'homme et l'animal, « rompt le lien de communauté avec le monde animal ».

Langage → fixe l'opinion en faisant des termes désignant l'animalité des injures destinées à rabaisser l'homme : « avoir un comportement bestial », « n'être qu'un animal », etc.

« outrecuidance étrangère au petit enfant de même qu'à l'homme primitif et préhistorique » « résultat d'une évolution ultérieure prétentieuse » « présomption » (§15)

→ attaque directe et virulente contre l'idéalisme : l'idéaliste qui opère une stricte distinction entre homme et animal (cf. texte de Kant sur la discipline qui nous « dépouille de notre animalité ») est + éloigné de la réalité objective que ne le sont le jeune enfant ou le primitif. Il ne fait que prendre ses désirs pour la réalité (= illusion).

§15- Révolution darwinienne et théorie de l'évolution : Là encore, double vexation

- L'origine de l'homme n'est pas divine, mais animale. Dans le portrait de famille, il n'y a pas Adam et Eve, mais un gros singe poilu... ce qui est nettement moins flatteur pour l'ego. Il n'y a donc pas, entre l'homme et l'animal, une différence de nature, mais seulement une différence de degré d'évolution. « *L'homme n'est rien d'autre et rien de mieux que les animaux* ». On pourrait même aller plus loin en disant que les théories de la néoténie et l'argument du manque d'instinct incitent à penser que c'est un MOINS et non un MIEUX qui a initié cette évolution, qui ne provient donc pas d'une décision libre et volontaire de l'esprit humain, mais d'un pur mécanisme de compensation de nos déficiences biologiques et comportementales.
- L'évolution ne nous a pas « dépouillés de notre animalité », pour parler comme Kant. Equivalence avec l'animal « *présente tant dans son anatomie (BESOINS) que dans ses dispositions psychiques (PULSIONS, qui sont finalement des restes dégénérés d'instincts)* »

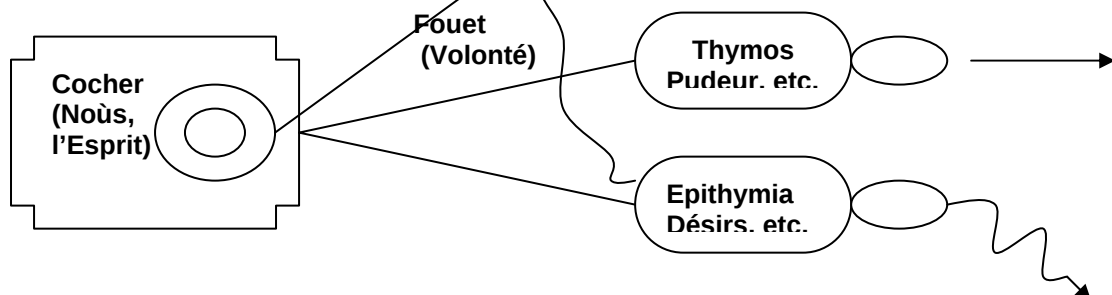
→ l'homme n'est pas un être supérieur, mais un animal mal fini et dénaturé, agité d'une multitude de pulsions erratiques, qu'il ne contrôle pas, et issu d'une évolution dont les raisons et les modalités lui échappent totalement. Il ne s'est pas « fait lui-même », pour reprendre l'expression de Fichte, il n'est pas l'auteur de sa propre existence, il n'est qu'un produit dérivé de la superproduction naturelle.

→ §§ 16-20 : la vexation psychologique (la révolution psychanalytique)

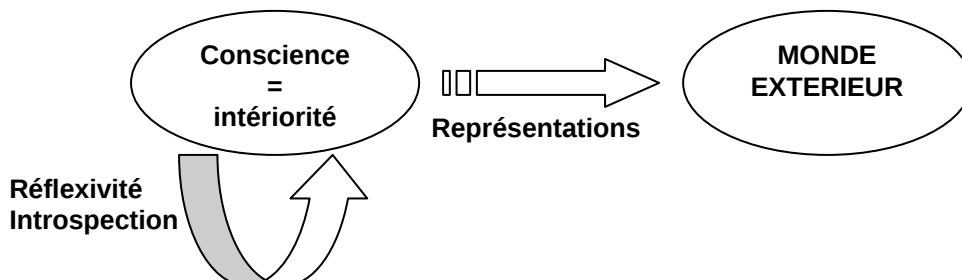
§16- Pourquoi « la plus douloureuse » ? Parce qu'il ne s'agit plus seulement du rapport de l'homme avec le monde extérieur (le cosmos ou les animaux), mais de sa nature même, de la représentation qu'il se fait de lui-même et de ses capacités. Elle nous touche donc directement dans notre identité.

§17- Mise en évidence de toutes les grandes croyances issues du narcissisme.

- Le libre-arbitre : « *l'homme (...) se sent souverain dans son âme propre* ». Le souverain étant celui qui décide et impose sa volonté, cela constitue bien l'affirmation du libre-arbitre : quoi qui se produise en moi, je le sais, et je peux décider ou non de lui donner suite. L'organe de surveillance, c'est évidemment la Raison, qui trie les productions de l'esprit selon des critères logiques et moraux ; la Conscience, c'est l'organe de perception interne qui informe la Raison de ce qui se passe dans notre esprit ; enfin, la Volonté, c'est la capacité de se déterminer et d'exercer un contrôle strict sur tout ce que la Conscience décèle d'incompatible avec les exigences de la Raison. On reconnaît là la représentation idéaliste de l'esprit, que nous avons rencontrée par exemple chez Fichte. Cette conception peut être ramenée à la toute première philosophie idéaliste, celle de Platon. Dans Le Phèdre, il présente l'âme comme une sorte d'attelage, tiraillée entre deux chevaux de nature opposée (un cheval blanc, raisonnable, Thymos, qui représente la tempérance, la prudence, la pudeur, toutes les aspirations de la raison / un cheval noir, Epithymia, qui représente la violence, l'excès, la démesure du désir et des passions, etc.) et menée par un cocher, le Nous, l'Esprit qui, à l'aide du fouet de la Volonté, s'efforce de maintenir le tout dans le droit chemin.



- L'introspection comme moyen de connaissance de soi : pour que le libre-arbitre soit possible, il faut que le moi ait connaissance de tout ce qui se produit en lui, en d'autre terme, que l'esprit puisse se voir lui-même, qu'il soit **réflexif**. Cette idée vient de Descartes et de l'expérience du *cogito*. Dans son expérience de doute radical, Descartes découvre qu'il n'y a qu'une seule certitude qui échappe au doute, celle de la pensée. Je ne peux pas, sans absurdité, penser que je ne pense pas. La pensée, c'est la manifestation active de ma conscience, de mon « moi ». → *cogito, ergo sum* (je pense, donc je suis). Cela conduit Descartes à assimiler pensée et conscience : « *il n'y a aucune pensée de laquelle, dans le moment qu'elle est en nous, nous n'ayons une actuelle connaissance* ». Autrement dit, pour Descartes, il ne peut pas y avoir d'inconscient, càd de pensées présentes en nous sans que nous y ayons le moindre accès possible, mais seulement de l'inconscience, càd des fautes d'attention, de l'aveuglement volontaire, etc. Celui qui dit ne pas se rappeler, ne pas comprendre ce qui lui arrive est soit inattentif, soit de mauvaise foi, soit malade.



§17- Les névroses sont précisément les maladies dans lesquelles ça ne se passe pas du tout comme ça, ce qui explique que l'idéologie idéaliste ait toujours eu du mal à prendre les névrosés au sérieux. Cf. encore maintenant, l'idée qu'il suffit de « faire un effort de volonté », de « prendre sur soi » pour sortir d'une dépression ou régler un problème psychologique. Qu'est-ce qui, chez le névrosé, contredit cette image cartésienne de la conscience ?

→ mal-être du moi, qui a l'impression de perdre la maîtrise de lui-même, sans rien pouvoir y faire. Impression de devenir « étranger à soi-même = aliénation »

→ présence dans l'esprit de pensée importunes, dérangeantes, inexplicables et incontrôlables (ex des phobies) ;

→ interventions de pulsions incontrôlées, que l'on ne peut ni prévoir ni empêcher (ex : crises d'angoisse, de colère, etc.)

→ impuissance des « organes de contrôle » vantés par l'idéalisme : la conscience n'est pas à même de nous avertir de l'arrivée d'une crise, la raison ne peut pas convaincre l'esprit d'abandonner l'idée absurde, la volonté ne parvient pas à contrôler la pulsion.

§19/20- les diagnostics habituels (et inefficaces) de ce genre de troubles et les enseignements de la psychanalyse.

Rappel : l'instinct de causalité de l'être humain fait qu'il s'arrête toujours aux premières explications qui marchent, c'est-à-dire qui à la fois expliquent les apparences et à la fois sont rassurantes pour l'esprit, compatible avec ses grandes croyances narcissiques.

RELIGION : le névrosé est possédé par un esprit diabolique, qui le pousse à faire des choses qu'il ne veut pas, et le contrôle de l'intérieur.

PSYCHIATRIE : le névrosé est un anormal, puisqu'il ne cadre pas avec le fonctionnement « normal » de l'esprit humain. Cause cérébrale ou constitutive. Un psychiatre, confronté à un trouble psychique, donne des médicaments (antidépresseurs, anxiolytiques, etc.), comme s'il s'agissait d'une maladie comme les autres, organique. Refus de considérer que quelque chose d'important puisse arriver au moi et que celui-ci puisse être aidé par la parole, la prise de conscience. Pas de remise en question du modèle dominant.

→ dans les deux cas, impossibilité de poser un pronostic favorable et de soigner scientifiquement le malade. Recours à l'exorcisme, ou haussement d'épaules désabusé des médecins qui pensent ne rien pouvoir y faire. Ce sont donc des explications pour l'homme « sain », mais non pour le malade, qui est renvoyé sans plus comprendre ce qui se passe en lui.

PSYCHANALYSE :

- « élucider ces cas de maladies étranges » → les troubles psychiques ne sont pas des maladies comme les autres, elles sont une énigme et exigent donc l'élaboration de modèles différents (élucider = mettre en lumière, ce qui suppose qu'elles constituent la zone d'ombre des modèles existants)
- « investigations minutieuses et de longue haleine », « concepts auxiliaires », « constructions scientifiques » → la psychanalyse refuse de se contenter d'une explication facile, idéologique et cherche à intégrer les troubles psychiques dans un modèle spécifique, qui les considère pour elles-mêmes et non pour le problème qu'elles posent à notre narcissisme
- « elle peut finalement dire au moi » → elle fournit une explication au malade, elle parvient à l'informer de son état.

Le passage à la seconde personne du singulier et au style direct est ici très important. Elle montre en effet, d'une part, que le psychanalyste prend le malade en considération et le croit capable de comprendre et de dépasser son état → il est donc « normal », il lui manque juste des informations sur lui-même pour être capable de guérir. D'autre part, elle indique aussi la méthode psychanalytique : si le problème du névrosé est qu'il a refoulé des pulsions, qu'il y a en lui de l'inconscient qui le perturbe, ce n'est pas en lui donnant des médicaments, mais en faisant resurgir le refoulé dans la conscience, en lui redonnant le contrôle de son psychisme, que l'on pourra le soigner → cure par la parole.

VIE PSYCHIQUE ≠ CONSCIENCE → il se passe en nous une multitude de choses qui nous échappent. Il y a dans la conscience des mécanismes de défense qui la protègent contre les événements et les pensées traumatisantes, des mécanismes de substitution qui nous font dire / faire / penser une chose à la place d'une autre quand le moi est menacé, des mécanismes de résistance qui bloquent l'accès à la conscience de certains éléments, etc. L'homme n'a conscience que du résultat de tous ces mécanismes et non pas du cheminement par lequel il y est parvenu.

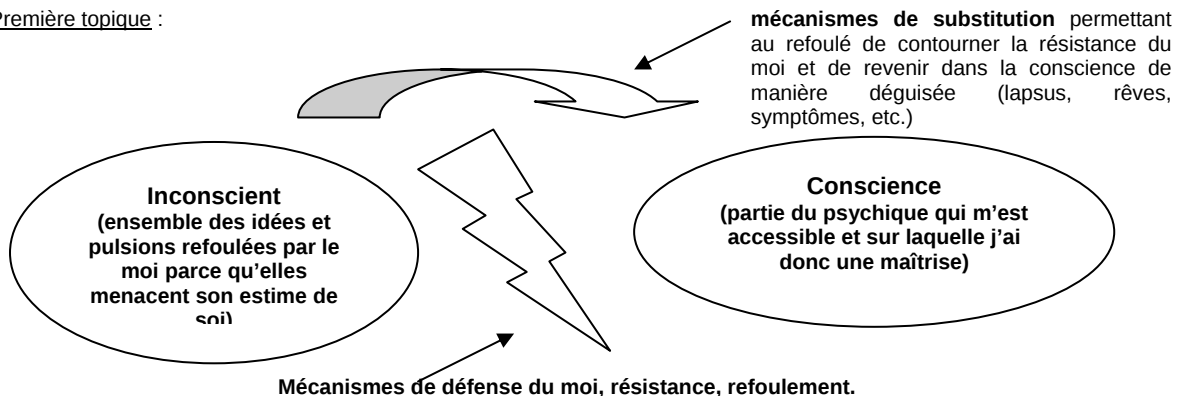
NB : cela explique pourquoi la volonté ne suffit pas toujours pour « s'en sortir ». Elle ne peut lutter que contre ce dont elle a conscience : « ta volonté ne va pas plus loin que ton savoir ». On ne peut pas lutter contre une pulsion si l'on n'a aucune idée de ce qui la provoque, si l'on ne sait pas quel rôle elle remplit pour notre conscience et sur quels mécanismes elle s'est mise en place. Les médecins disent tous, par exemple, que pour traiter un grand fumeur, il ne suffit pas, le plus souvent, de traiter la dépendance à la nicotine ; il y a aussi une dépendance au geste même de fumer, qui ne peut disparaître que si l'on sait à quoi la rattacher et comment régler le problème individuel qu'elle masque. Idem pour la boulimie, les phobies, la violence, etc.

≠ manque de volonté

= absence de savoir sur quoi exercer cette volonté.

§18→20- Généralisation progressive : on passe de « dans le cas des névroses » à « ces cas de maladies étranges » puis à « dans bien des cas » et enfin à « dans tous les cas ». Cette généralisation est confirmée par « même si tu n'es pas malade ». Le modèle psychanalytique est un modèle général du fonctionnement de l'esprit, et non une simple explication de cas médicaux.

Première topique :



Fin §20 très importante : critiquer l'idéalisme et affirmer l'existence d'un déterminisme intra-psychique ne conduit pas au fatalisme et à l'affirmation d'une impossibilité de la liberté. L'inconscient n'est jamais une excuse pour se laisser aller à n'importe quel comportement, parce que l'on peut le rendre conscient (cure psychanalytique) et donc l'empêcher, au moins partiellement (« tu éviteras *peut-être* ») de nuire.

→ cf. cours sur la liberté : ce n'est qu'en connaissant les déterminismes que l'on peut les empêcher de nous gouverner à notre insu. Le libre-arbitre n'existe pas, au sens où il n'y a pas absence de déterminisme, mais la liberté reste possible, dans la mesure où nous pouvons travailler à les dépasser.

§§ 21-22 : BILAN : la résistance que rencontre la psychanalyse est la manifestation du narcissisme humain.

§21- La résistance de l'opinion à la psychanalyse est donc normale, et elle est même la preuve de la validité de la psychanalyse : en effet, ce que manifeste cette résistance, c'est la volonté du moi de se défendre contre tout ce qui le met à mal, ce qui menace son estime de soi. La psychanalyse attaque en effet le sentiment que nous avons de notre propre puissance et de notre capacité de nous contrôler en toute circonstance. Elle met à mal les illusions derrière lesquelles l'esprit se protège des coups durs de l'existence humaine et de sa propre faiblesse.

§22- Les conséquences de la psychanalyse pour la science

→ cf. cours d'épistémologie, par exemple : comprendre qu'il y a dans l'esprit humain des mécanismes inconscients, c'est comprendre pourquoi nous rechignons aux changements de modèles, pourquoi nous ne réussissons pas à comprendre les nouvelles idées de la science.

→ important aussi pour la médecine : l'existence des processus psychiques inconscients explique l'efficacité des placebos, le caractère essentiel de l'encadrement psychologique du patient ou la place de l'art dans les processus de guérison, etc.

→ important enfin pour les sciences humaines, par exemple pour la compréhension de l'Histoire (cf. cours). Nous intériorisons durant le processus de socialisation une multitude de valeurs, d'idées, de modèles, qui déterminent notre vie psychique future et qui expliquent par là même les difficultés du dialogue inter-culturel, le fossé des générations, les phénomènes de l'opinion, etc.

→ **L'inconscient est donc un concept dont on peut difficilement se passer** et dont l'efficacité explicative suffit à légitimer le modèle psychanalytique (rappel cours épistémologie, citation de Von Newman : la seule légitimité des modèles, c'est qu'ils marchent).

La psychanalyse n'est pas la seule à affirmer l'existence de tels processus. Le problème est qu'elle ne le fait pas abstraitement, comme les philosophes, mais en se fondant sur des phénomènes concrets, qui concernent tout le monde, ce qui la rend plus gênante encore.

Référence à Schopenhauer :

Schopenhauer (1788-1860) et le nihilisme : seul Kant, dans toute la philosophie, trouve grâce à ses yeux, parce qu'il nous a appris que les phénomènes qui apparaissent à la conscience ne sont pas les choses en soi. Il en déduit que le monde que nous voyons n'est pas le vrai monde, mais une simple représentation subjective. "Le monde est ma représentation". C'est ce que disait déjà toute la sagesse asiatique, en mettant en évidence le "voile de Maya" qui brouille notre regard sur le monde. Il va cependant rejeter le maintien par Kant de la réalité en soi, pour opposer au "monde comme représentation" (les phénomènes) le "monde comme volonté". En plongeant dans notre être, nous découvrons en effet que nous sommes essentiellement volonté, et que mon intelligence n'est qu'un instrument de ce vouloir-vivre qui est en moi. C'est donc là l'essence des choses, la réalité en soi. Car si nous regardons le monde, nous pouvons facilement y voir cette même expression du vouloir-vivre. La réalité en soi du monde est donc la Volonté, le vouloir-vivre universel. C'est une puissance aveugle, qui n'a rien à voir avec un libre-arbitre, mais plutôt avec le conatus de Spinoza. Nous sommes les esclaves de ce désir insatiable de vie, qui explique même le suicide (qui est l'expression d'une volonté désespérée de bonheur qui refuse la souffrance) et donne à l'existence humaine un caractère tragique. En effet, le vouloir-vivre de l'homme produit la souffrance du manque, la répétition continuelle du désir, l'incapacité à se satisfaire du donné, oscillation hypnotique et douloureuse entre souffrance et ennui. Le désir est donc le mal absolu, dont il faut se libérer par l'ascétisme, l'art (qui libère un instant du désir) et le renoncement -ce renoncement au désir que les bouddhistes appellent nirvâna. Nihilisme mystique.